



Aide à la prédication
Dimanche 26 Juillet 2020
Hébreux 13, 1-3

Pasteur Jean-Mathieu Thallinger
Saint Jean-Mulhouse

Persévérez dans l'amour fraternel. N'oubliez pas de pratiquer l'hospitalité. En effet, en la pratiquant, certains ont accueilli des anges sans le savoir. Souvenez-vous de ceux qui sont en prison, comme si vous étiez prisonniers avec eux. Souvenez-vous de ceux qui sont maltraités, puisque vous avez, vous aussi, un corps exposé à la souffrance (Epître aux Hébreux 13, 1-3).

Souviens-toi

Dans *La chute*, Albert Camus constate, avec regret, combien nous avons la mémoire courte, qui se manifeste par notre difficulté à vivre dans le présent : « *Peut-être n'aimons-nous pas assez la vie ? Avez-vous remarqué que la mort seule réveille nos sentiments ? Comme nous aimons les amis qui viennent de nous quitter, n'est-ce pas ? Comme nous admirons ceux de nos maîtres qui ne parlent plus, la bouche pleine de terre ! L'hommage vient alors tout naturellement, cet hommage que, peut-être, ils avaient attendu de nous toute leur vie. Mais savez-vous pourquoi nous sommes toujours plus justes et plus généreux avec les morts ? La raison est simple ! Avec eux, il n'y a pas d'obligation. Ils nous laissent libres, nous pouvons prendre notre temps, caser l'hommage entre le cocktail et une gentille maîtresse, à temps perdu, en somme. S'ils nous obligeaient à quelque chose, ce serait à la mémoire, et nous avons la mémoire courte. Non, c'est le mort frais que nous aimons chez nos amis, le mort douloureux, notre émotion, nous-même enfin !* ».

Qui n'a pas expérimenté cela au moment d'un deuil ? C'est dans cette circonstance, ce face à face avec l'ultime, que nous reprenons conscience que c'est tant qu'ils sont là qu'il nous faut dire et manifester à ceux que nous aimons que nous les aimons, à ceux qui comptent qu'ils comptent. C'est dans ces moments-là que nous comprenons à chaque fois, à nouveau, que nous devrions cesser de vivre à côté de notre vie mais plutôt ancrés dans ce qui nous est essentiel. A chaque fois, oui, parce que notre mémoire est courte. Et bien vite vient l'oubli qui efface ce surgissement de lucidité, à l'image de l'attente intense de l'enfant orientée vers son cadeau à Noël, qui se mue en joie lorsque l'objet devient réel. Mais l'impermanence de la mémoire fait bien vite reprendre son cours à la vie, à peine voire pas du tout changée.

Les occasions manquées

Il en va de même dans tant d'occasions où nous avons manqué de nous laisser transformer. Ainsi, pendant deux mois, contraints à la prise de recul et au dépouillement, nous avons répété et entendu sans cesse le mantra : "le monde d'après, le monde d'après... n'oublions pas les leçons de ce que nous avons vécu". Mais bien vite, la vie d'avant a repris son cours, reléguant les bonnes intentions dans l'obscurité de l'oubli (qui est sa définition étymologique : oubli : ob-liveo , "devenir noir"), réanimant les fantômes du stress, des contraintes imaginaires, la soumission aux dieux du fatum qui gouvernent nos existences dans un sens forcément tragique. Si seulement nous arrivions à nous laisser convaincre que ces dieux ne sont que les produits de notre imagination !

N'est-ce pas aussi ce qui se joue dans cette sorte de carnaval que nous observons autour de la question des masques, des gestes barrières : attendus, espérés, martelés comme nécessaires par tous les médias, les flux submergeants des réseaux sociaux, mais dont nous avons hâte de nous débarrasser au plus vite dès que le souffle de la mort s'est un peu éloigné de nous.

La mémoire et l'oubli

Dans la Bible

Cette question de la mémoire et de l'oubli nous paraît être un des aspects saillants de notre texte. Que nous dit-il en effet ?

« **N'oubliez pas** (*Epilanthanomai*) *l'hospitalité... souvenez-vous* (*Mimnesko*) *de ceux qui sont en prison... souvenez-vous* *de ceux qui sont maltraités* ».

Le rapport à la mémoire est fréquent dans de nombreux autres passages bibliques. Pensons à *Michée 7, 18-20* prêché il y a quelques semaines, nous décrivant un Dieu capable d'oublier nos péchés, de les jeter au fond

de la mer : « *Quel Dieu est semblable à toi? Tu pardonnes la faute, tu oublies la révolte du reste de ton héritage. Il ne garde pas sa colère à toujours, car il prend plaisir à la bonté. Il aura encore compassion de nous, il piétinera nos fautes. Tu jetteras au fond de la mer tous leurs péchés* ».

Dans la même veine, on trouve le rapport entre mémoire et oubli en Exode 34 : « *L'Eternel passa devant Moïse, et s'écria: L'Eternel, l'Eternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération!* »

Le rapport entre les péchés dont Dieu a mémoire durant 3/4 générations pour les oublier ensuite, et la mémoire de son amour sur 1000 générations est d'1 à 250 ou 300. Y aurait-il des choses qui dussent être oubliées et d'autres souvenues ?

En philosophie

Cette question de la mémoire et de l'oubli est aussi l'objet d'un des plus grands et constants débats de l'histoire de la philosophie, depuis Platon en passant par Nietzsche, jusqu'à Paul Ricœur qui en fit le thème de son dernier livre *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, qualifié par l'encyclopédie Universalis de *couronnement de son œuvre*. A très gros traits, parcourons quelques points saillants des enjeux de cette discussion.

Platon valorisera la nécessité de la mémoire pour pouvoir exister dans le monde, illustrant son point de vue par le contre-exemple de la tribu des Lotophages que rencontre Ulysse et ses compagnons dans l'Odyssée. Les Lotophages - « mangeurs de lotos », une plante qui effaçait tous les souvenirs - perdaient le souvenir de leur patrie, et donc sa nostalgie, et, par conséquent, le désir d'y retourner. On saisit l'enjeu tout de suite : être sans mémoire nous déracine, nous extrait de la dimension historique, de notre sentiment d'appartenance à une communauté.

Nietzsche contre argumentera : une mémoire trop vive, incapable d'oublier, ne sera-t-elle pas source de souffrance entretenue (la nostalgie est la douleur *-algie-* suscitée par l'envie du retour *-nost-*, "le mal du pays") ; surtout ne sera-t-elle pas frein à la liberté, à la possibilité dans une vie de se tourner vers la nouveauté, de s'autoriser à accueillir et à aller vers l'inconnu ? Il affirmera la nécessité de se détacher du passé, d'en rompre la dépendance, se situant résolument au côté des Lotophages : *"Un homme qui ne voudrait sentir les choses qu'historiquement serait pareil à celui qu'on forcerait à s'abstenir de sommeil ou à l'animal qui ne devrait vivre que de ruminer et de ruminer sans fin. Donc, il est possible*

de vivre presque sans souvenir et de vivre heureux, comme le démontre l'animal, mais il est encore impossible de vivre sans oublier".

Le débat se poursuivra, nous l'avons évoqué, chez Albert Camus, jusqu'à *Paul Ricœur*. Ce dernier, sur les fondements de ses prédécesseurs, s'attellera à distinguer entre les abus de la mémoire (interrogeant l'exacerbation contemporaine du "devoir de mémoire") et les trahisons de la mémoire, en élaborant, entre autres, le concept de *mémoire empêchée* : "Paul Ricœur entend par mémoire empêchée la difficulté de se souvenir d'un traumatisme. Dans l'idéal, un tel souvenir nécessite le recours à un travail de mémoire, qui passe par un travail de deuil, afin de pouvoir renoncer à l'objet perdu et de pouvoir tendre vers une mémoire apaisée, et vers une réconciliation avec le passé".

<https://indomemoires.hypotheses.org/3261>

Osons hardiment résumer 2500 ans de pensées en quelques phrases : il y a à peu près accord entre tous quant au fait que la mémoire et l'oubli sont des facultés inhérentes et particulières à la conscience humaine. Chacune a des vertus, chacune peut se révéler mortifère. Ce sera toujours le trop, de mémoire ou d'oubli, qui sera questionné : trop de mémoire, trop d'oubli, trop peu de mémoire, trop peu d'oubli, ainsi que l'objet de ce qui est appelé à être gardé ou à être oublié.

La mémoire empêchée

Les quelques lignes qui ouvrent le chapitre 13 de *l'Épître aux Hébreux* pourraient se situer dans la problématique de la mémoire empêchée.

Qu'est-ce qui, en nous, résiste à nous souvenir que nous faisons partie d'une commune humanité issue d'une parole créatrice de Dieu ? Comme l'évoque par exemple *l'Épître de Pierre* : « *Ils veulent ignorer (lanthano), en effet, que des cieux existèrent autrefois par la parole de Dieu, de même qu'une terre tirée de l'eau et formée au moyen de l'eau* » (2 Pierre 3,5).

Qu'est-ce qui nous fait oublier combien nous sommes interdépendants ? Que nulle personne en prison ne peut m'être étrangère, car, moi aussi, je pourrais être en prison. Peut-être comme le disait encore Camus : « *La liberté est un baignoire aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre.* » Ou dans une version beaucoup plus militante de Denis Diderot : "*L'homme ne sera jamais libre tant que le dernier roi ne sera pas étranglé avec les entrailles du dernier prêtre*".

Comment pouvons-nous oublier que nulle personne maltraitée ne peut m'être étrangère ? Car si elle souffre, c'est parce qu'elle est, comme je le suis aussi, enfermée dans un corps par nature fragile. Que ce corps est en même temps la condition de notre humanité. N'est-ce pas ce que nous

avons redécouvert par ces trois mois de communion confinée mondiale, où nous est apparu de manière si évidente que, face au virus, le roi et le mendiant étaient pareillement démunis ? Que ce virus pouvait franchir aussi aisément les murs du 10, Downing Street à Londres, ou ceux du palais d'Alvorada à Brasilia, que ceux d'un HLM d'un quartier de Mulhouse ? Qu'un masque fabriqué en tissu Dior n'était ni plus ni moins protecteur que celui qui était fabriqué avec les rebuts de nos rideaux (la démonstration ne fonctionnera pas pour ceux qui ont des rideaux Dior) ?

Comment pouvons-nous oublier que même si nous consacrons tous nos efforts à essayer de protéger ce corps fragile, c'est cette même fragilité qui fait qu'il soit aussi source de satisfaction et de plaisir ? En effet, si notre corps ne pouvait souffrir de la faim, il ne saurait prendre plaisir à la nourriture (sinon nous passerions notre journée à manger; il est donc nécessaire que la faim revienne pour que le plaisir de manger puisse revenir). Il en va de même de la sexualité comme de toutes formes de relations : c'est le manque de douceur qui nous rappelle l'envie de douceur, le manque d'affection qui nous rappelle la valeur de l'attention et de la relation. Pourquoi ne nous en souvenons-nous que lorsque ces bienfaits sont absents ou nous sont enlevés ?

Quels sont les "lotos" qui obèrent notre mémoire en nous faisant dénier l'évidence que nous sommes tous interdépendants ? Qui nous fait oublier de nous souvenir de *pratiquer l'hospitalité*. En effet, en la pratiquant, certains ont accueilli des anges sans le savoir (v.2) ?

Cette question de l'hospitalité est une seconde thématique au cœur de nos trois versets, que l'auteur exprime en cette formule saisissante : *par l'hospitalité, certains ont accueilli des anges sans le savoir* (v.2).

L'hospitalité, accueillir les anges cachés

L'hospitalité

Les anges accueillis "sans le savoir", sont des anges « cachés ». Le mot grec *lanthano* signifie en effet « ce qui est caché ». Il est aussi de même racine qu'*epilanthanomai* (« n'oubliez pas ») du début du verset.

Je crois que l'ensemble des civilisations humaines s'accorde autour de la tradition ou de la nécessité de l'hospitalité. Elle en est peut-être même le fondement ou la définition même. Et l'oubli de l'hospitalité devient alors le marqueur de la décadence d'une civilisation ou de ce qui est contraire, la barbarie. Le barbare est celui que je ne comprends pas, envers qui, de ce fait, je ne peux exercer l'hospitalité.

La civilisation, quant à elle, se fonde, par définition, sur un choix fait entre étrangers de construire ensemble, de faire chemin, maison, cité, nation, langue, culture commune. Entre étrangers au départ, car au

commencement nous sommes tous étrangers les uns envers les autres ; même l'enfant vis-à-vis de ses parents conserve une part d'étrangeté. La première fois que la mère ou le père verront leur enfant, ne seront-ils pas saisis d'incompréhension, de vertige, devant cette personne jamais encore vue, advenue à l'existence ? Le contraire de l'étranger serait le clone. Et deux clones, ne pourraient tout simplement rien avoir à se dire, et de ce fait, ne pourraient pas contribuer l'un à l'existence de l'autre. Pour nous construire mutuellement, nous avons besoin de la différence. De la ressemblance aussi bien sûr, mais de différence également.

L'ambiguïté de la civilisation est qu'elle se constitue par une tension entre l'acte initial de communion entre étrangers, mais aussi par une différenciation entre le dedans et le dehors (le citoyen - *civis* qui est la racine de civi-lisation - et l'étranger). Et plus elle marquera cette séparation par le rejet de l'autre, de l'étranger, plus sa vocation initiale se perdra en route ; l'un de ses deux piliers s'effondrant, elle finira pas ne plus pouvoir tenir debout.

C'est ainsi que l'on découvre cette préoccupation pour l'hospitalité dans toutes les cultures humaines. Et particulièrement en terre moyen-orientale, celle qui vit naître la Bible. Elle se manifeste ou se réalise souvent par le partage du repas, comme dans l'épisode de l'hospitalité exercée par Abraham à l'égard des trois visiteurs inconnus (Genèse 18, 1-11). Ceux-ci se révéleront être des anges. C'est peut être, probablement, l'épisode auquel fait référence l'auteur de *l'Épître aux Hébreux*. On sait qu'il était sensible par ailleurs au parcours d'Abraham « Il partit, sans savoir où il allait » (Hébreux 11, 8). Ce départ d'Abraham le constitua en étranger sur la terre, étranger à sa patrie d'origine, « lotophage », dépendant de l'hospitalité plus ou moins bienveillante de ceux qu'il rencontrait sur sa route.

La nature hospitalière moyen-orientale s'est transmise par exemple dans le plat traditionnel jordanien "le mansaf " décrit ainsi : « *Dans les temps anciens, les hôtes qui vivaient dans le désert aride devaient sacrifier un animal pour nourrir leurs invités. Et même s'il ne leur reste qu'un animal, la générosité exige le sacrifice pour honorer l'invité. C'est donc avec la viande de ce sacrifice que le Mansaf est préparé* ». http://moyen-orient.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=765:le-mansaf-lart-de-lhospitalite-a-la-jordanienne&catid=326&Itemid=800

C'est dans cette même tradition que s'inscrit la fin du récit de la parabole du retour du fils perdu, où l'on voit le père tuer un veau gras pour fêter le retour de son fils et accorder son hospitalité à celui qui était devenu comme un étranger (Luc 15). Ce que ne put pas comprendre le frère aîné, modèle des modèles politiques défendant l'inhospitalité : « on devrait d'abord s'occuper de nos propres pauvres ».

L'hospitalité dit notre commune condition humaine. Elle affirme que tous nous sommes, avons été, serons, demeurerons toujours irréductiblement

étrangers les uns pour d'autres, par cette formule choc de *Deutéronome* 24, 18 « *Souviens-toi que tu as été étranger en Égypte* ». Et celle d'*Exode* 23,9 : « *Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous-mêmes avez été étrangers au pays d'Égypte* ».

Si nous nous tournons vers les cultures africaines, le constat sera le même : ainsi, au Togo par exemple, en pays Ewé, l'étranger est appelé *amedzro* c'est-à-dire « le désiré », considéré comme un envoyé, un messenger, qui arrive d'ailleurs pour apporter quelque chose d'important pour nous ; il nous porterait préjudice de ne pas l'accueillir.

Revenons sur les rives méditerranéennes. Dans la civilisation grecque, dans l'*Odyssée*, à chaque fois qu'Ulysse aborde un nouveau rivage, il se pose la question de savoir s'il va "*trouver des brutes, des sauvages sans justice ou des hommes hospitaliers craignant les dieux*". Un épisode qui n'est pas sans nous rappeler l'échouage du navire de Paul à Malte en *Actes* 28 où Paul s'étonnera de l'accueil des habitants, disant : "*Les barbares témoignèrent aux naufragés une humanité (philanthropie) peu ordinaire*".

En Grèce toujours, avait été mise en place une institution qui nous paraîtra étonnante, même vingt-cinq siècles après : la *proxénie*. Si votre grec est en peine, la *proxénie* est l'antithèse d'un autre mot bien plus commun : la *xénophobie*. La Pro-xénia dit la faveur pour l'étranger, la xéno-phobia dit la peur envers celui-ci. Concrètement, la proxénie était une fonction officielle par laquelle on chargeait des citoyens de veiller au bon accueil des étrangers qui venaient vivre dans la cité athénienne. Ils veillaient à ce que l'hospitalité y soit de qualité. Les proxènes étaient d'une certaines manières les ancêtres des consuls ou des ambassadeurs dont la fonction est d'entretenir des relations, de reconnaître l'existence d'une autre nation.

Exemple d'un décret de proxénie, daté de 480 avant JC :

DÉCRET DE PROXÉNIE.

a	b
ΛΙΣΟΝΚΑΙΙΘΑ	ΝΝΕΣΣΕΙΑΣΤΙΪ.
ΘΑΛΥΚΙΔΕΝΚΑΙΜΙ	ΝΕΣΤΡΑΤΟΝ
ΑΙΑΟΕΝΑΙΟΝΤΟΣ	ΔΕΣΠΙΑΣΑΝΑΛΡ
ΦΣΔΙΠΡΟΧΣΕΜΣ	ΣΚΑΙΕΝΕΡΛΕΤΑ
ΟΓΝΑΙΟΝΚΑΙΤ	ΔΣΠΑΙΔΑΣΤΟΣ
/ ΕΜΠΟΛ	ΙΕΝΣΤΕΛΕΙΛΙΟΙ
ΠΣ ΛΕΤ	ΙΑΡΟΜΙΣΘΟΣΑ
	ΟΔΕΑΡΑΝΡΙΟΝ
	ΓΤΑΙ

N'idéalisons pas non plus la situation politique de la Grèce d'alors. L'égalité des droits humains n'était pas à l'ordre du jour et il valait bien mieux être homme libre qu'esclave, grec que barbare. Considérons-la plutôt comme l'expression d'une préoccupation constante à l'autre qui traverse l'histoire des sociétés humaines, de cette tension permanente

entre ressemblance et dissemblance d'avec l'autre étranger à la source de toute sociabilité humaine.

De la même manière que l'intuition de Paul en *Galates 3, 28*, « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Jésus-Christ* », n'a pas révolutionné instantanément l'histoire des relations hommes-femmes, la condition juive ni l'esclavage. Elle a pris bien du temps pour commencer à émerger à la conscience humaine. Cela fait peut-être deux siècles que nous commençons à en saisir l'ampleur et la vérité, et nous ne sommes pas au bout du chemin.

On dit que la qualité d'une civilisation tient à la qualité de son hospitalité. Longtemps la France s'est targuée d'être terre d'asile. Longtemps aussi la notion d'asile fut l'apanage des églises, établies et reconnues comme sanctuaires inviolables, quelle qu'ait pu être la qualité des personnes qui s'y réfugiaient. Elles exercèrent en Occident une forme de fonction de proxénie, du devoir d'hospitalité à l'égard de tout étranger qui en franchissait la porte. Victor Hugo en fera une des plus belles descriptions dans le récit de l'accueil de Jean Valjean par un évêque, qui pourrait avoir statut de parabole :

J'ai été dans la niche d'un chien. Le chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme, on aurait dit qu'il savait qui j'étais [...]. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. [...]. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ? — Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus. L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passeport. [...] « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... » — cela vous est égal... — « est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? avez-vous une écurie ? — Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve. [...] L'évêque se tourna vers l'homme : — Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez. Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou : — Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ! un forçat ! vous m'appelez monsieur ! vous ne me tutoyez pas !

...

- *Monsieur le curé, vous êtes bon, vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous; vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.*

L'évêque, assis près de lui, toucha doucement sa main:

- *Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif: soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous, plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un autre que je savais.*

L'homme ouvrit des yeux étonnés:

- *Vrai, vous saviez comment je m'appelle?*

- *Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez " mon frère ".*

La lutte immémoriale entre xénophobie et philoxénie (l'hospitalité, "philoxenia" est de même racine que "philo-xénos) remonte probablement au néolithique, à la lutte entre nomades et sédentaires, dont la fraternité empêchée entre Caïn et Abel est le témoin, comme le percevra aussi Gérard Billon dans l'opposition entre Abraham et Lot : "un hurlement est monté de Sodome et de Gomorrhe" (Gn 18, 20) La "philoxénie" d'Abraham contre la "xénophobie" des villes où Lot a choisi de prospérer. Ici, sous l'arbre, en plein jour, on lave les pieds des voyageurs et on leur prépare un repas (18, 1-8). Là, dans la ville, la nuit, on cherche à les violer en fracassant les portes (19, 1-10) : la violence se retourne alors sur les violents, "pluie de soufre et de feu" et disparition de tout "jusqu'à la flore" (19, 24-25).

Gérard BILLON. Article paru dans *Le Monde la Bible* n° 140 "Abraham, patriarche de trois religions" (Bayard-Presse, janv.-fév. 2002), p. 72N
<https://www.bible-service.net/extranet/current/pages/506.html>

Accueillir l'(A)utre

A lire les mots de la lettre aux Hébreux, c'est un grand dommage. De combien d'anges nous privons-nous en oubliant l'hospitalité ?

Jacques Derrida disait que l'hospitalité est l'attitude la plus religieuse qui soit. Il la nommait « messianique » : « s'exposer à l'autre, c'est recevoir la visitation. J'accepte que la décision soit prise en moi par un autre ».

Ces mots font écho aux paroles de Jésus : « *j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli* » (Matthieu 25) et « *Quiconque vous accueille m'accueille ; quiconque m'accueille accueille celui qui m'a envoyé* » (Matthieu 10, 40).

Accueillir l'étranger, c'est accueillir le Christ lui-même, c'est accueillir Dieu.

Dieu n'est-il pas l'expression la plus absolue de l'étranger que nous peinons ou oublions d'accueillir alors qu'il a tant à nous apporter ? Dieu ne concentre-t-il pas dans son essence ce qui nous est à la fois le plus étranger (on ne peut me voir et vivre) et le plus proche (l'homme fait à son image) ?

Oublier l'hospitalité, n'est-ce pas en fin de compte nous priver de la possibilité de l'irruption d'une « bonne nouvelle » portée par des anges envoyés par Dieu pour insuffler de la nouveauté dans nos existences ? N'est-ce pas nous condamner à la reproduction infinie du même comme Sisyphe ? A vivre des vies clonées ?

Oublier l'hospitalité, n'est-ce devenir nous-mêmes ces prisonniers (*desmios* : tenus par des liens) que nous ne voulons pas voir, dont nous ne voulons pas nous souvenir ?

Oublier l'hospitalité, n'est-ce pas ne pas vouloir voir ou résister à l'idée que nous sommes nous-mêmes toujours étrangers, ainsi que le dépeint l'*Épître à Diognète* parlant de la condition du chrétien dans le monde : *Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère.* (Épître à Diognète)

L'hospitalité nous dit : j'accepte de ne pas maîtriser les conséquences de mes actes. Qui sait ce que celui qui vient va provoquer dans ma vie ? De combien d'aventures, de rencontres et d'événements que nous ne connaîtrions jamais nous privons-nous en fermant nos portes et nos frontières ?

Regardons Sarah et Abraham qui accueillirent leurs étranges visiteurs, Marie et Joseph, qui firent de même. De leurs rencontres, ils enfantèrent

chacun une histoire, ils virent une porte être percée dans l'horizon qu'ils ne voyaient que comme un mur.

Oublier l'hospitalité ne nous fera-t-il pas rater le rendez-vous avec le Messie lorsqu'il viendra à passer, ainsi que nous en avertit la légende de Saint-Dimitri, racontée, toujours, par Albert Camus :

Rendez-vous manqué.

« Il avait rendez-vous dans la steppe avec Dieu lui-même, et il se hâtait lorsqu'il rencontra un paysan dont la voiture était embourbée. Alors Saint-Dimitri l'aida. La boue était épaisse, la fondrière profonde. Il fallut batailler pendant une heure. Et quand ce fut fini, Saint-Dimitri courut au rendez-vous. Mais Dieu n'était plus là.

- Et alors ?

- Et alors, il y a ceux qui arriveront toujours en retard au rendez-vous parce qu'il y a trop de charrettes embourbées et trop de frères à secourir.»

La légende de Saint-Dimitri, Albert Camus, *Les Justes*, 1950

Pourquoi Dieu n'était-il pas au rendez-vous d'après vous ?